



Initiation Au Poro Et Transmission De Valeurs Chez Les Senoufo Tenehouere (Boundiali Au Nord De La Côte D'ivoire)

FOFANA Karim

Doctorant

Sekou BAMBA

Directeur de Recherche

Université Felix Houphouët-Boigny

RESUME

La culture est la lumière de toute société. Un peuple sans culture est comme un arbre sans racines. La tradition et les connaissances ancestrales sont comme les principaux piliers du développement, la subsistance des communautés. Aucune société ne peut progresser en l'absence des deux. Le senoufo, peuple à cheval entre Mali, le Burkina Faso, le Ghana et la Côte d'Ivoire, est un peuple reconnu pour son organisation pour la conservation de sa tradition. Le système social senoufo est basé sur la société du Poro qui donne à chacun sa place dans la communauté selon l'âge et le sexe. Tradition ancestrale, l'initiation au Poro a pour but de former un individu accompli et utile à la société.

Cet article vise à montrer les stratégies et moyen utilisés par les ténéhouéré pour l'initiation au poro et la transmission des valeurs aux jeunes sénoufo.

Deux grandes catégories de sources ont permis d'atteindre les objectifs. Il s'agit des sources orales et des sources écrites, et des données bibliographiques. Les sources orales sont les plus importantes. Elles ont été collectées dans la région de la Bagoué notamment à Boundiali. Elles ont été obtenues auprès de traditionnistes de diverses catégories socio-professionnelles. Les sources écrites et les données bibliographiques ont été recueillies concomitamment avec les premières citées à Boundiali et à Abidjan.

Dans la cosmogonie senoufo, l'homme a été créé inachevé alors pour lui permettre de s'accomplir, DIEU lui a confié les rites initiatiques du Tchologo. Cette éducation du Tchologo l'intègre harmonieusement dans son corps social dépassant le stade de l'animalité pour construire et consolider le lien social. Tout en visant, tous les aspects de la personnalité de l'individu, l'éducation se poursuit à travers différents pans de la vie communautaire en utilisant différents procédés adaptés à chacune des communautés. La transmission des valeurs s'effectue à travers les différentes phases initiatiques du poro. Dans la théorie, les trois âges du poro des jeunes Ténéhouéré commencent théoriquement à l'âge de sept ans. Mais dans la pratique, les initiations proprement dites ne débutent qu'entre 10 et 12 ans. On distingue donc : L'âge des pilakoro, c'est-à-dire "l'enfance jeu" (pia veut dire enfant et kor' exprime le jeu. Il s'agit de l'âge de l'apprentissage par le jeu et les objets). Les vraies épreuves initiatiques ne commencent que vers 10 ans. Le second commence effectivement à l'âge de 14 ans et dure 7 années complètes. Le tiologo est le troisième âge. Pour transmettre les valeurs initiatiques en pays ténéhouéré. Les aînés usent des récits, des mythes, des contes, les proverbes, les chants et les légendes pour former les néophytes tout au long de ce processus.

Mots clés : Boundiali, Côte d'Ivoire, poro, initiation, Ténéhouéré, valeurs

SUMMARY

Culture is the light of every society. A people without culture is like a tree without roots. Tradition and ancestral knowledge are like the main pillars of development, the subsistence of communities. No society can progress without both. The Senoufo, a people straddling Mali, Burkina Faso, Ghana and Côte d'Ivoire, is a people recognized for its organization for the preservation of its tradition. The Senoufo social system is based on the Poro society which gives everyone their place in the community according to age and gender. An ancestral tradition, initiation into Poro aims to train an accomplished and useful individual to society.

This article aims to show the strategies and means used by the tenehouéré for the initiation to poro and the transmission of values to young Senoufo.

The objectives were met by two broad categories of sources. These are oral and written sources, and bibliographic data. Oral sources are the most important. They were collected in the Bagoué region, particularly in Boundiali. They were obtained from traditionalists of various socio-professional categories. Written sources and bibliographic data were collected concomitantly with the former cited in Boundiali and Abidjan.

In the Senoufo cosmogony, man was created unfinished so to allow him to fulfill himself, GOD entrusted him with the initiatory rites of the Tchologo. This education of the Tchologo integrates him harmoniously into his social body beyond the stage of animality to build and consolidate the social bond. While aiming at all aspects of the personality of the individual, education continues through different parts of community life using different processes adapted to each community. The transmission of values takes place through the different initiatory phases of the poro. In theory, the three ages of poro of young Ténéhouéré theoretically begin at the age of seven. But in practice, the initiations themselves only begin between the ages of 10 and 12. We therefore distinguish: The age of the pilakoro, that is to say "childhood play" (pia means child and kor' expresses play. This is the age of learning through play and objects). The real initiatory tests do not begin until around 10 years old. The second actually starts at the age of 14 and lasts 7 full years. The tiologo is the third age. To transmit the initiatory values in the country of Ténéhouéré. Elders use stories, myths, tales, proverbs, songs and legends to train neophytes throughout this process.

Keywords : Boundiali, Côte d'Ivoire, poro, initiation, Ténéhouéré, values

Received 04 Dec., 2022; Revised 14 Dec., 2022; Accepted 16 Dec., 2022 © The author(s) 2022.

Published with open access at www.questjournals.org

I. Introduction

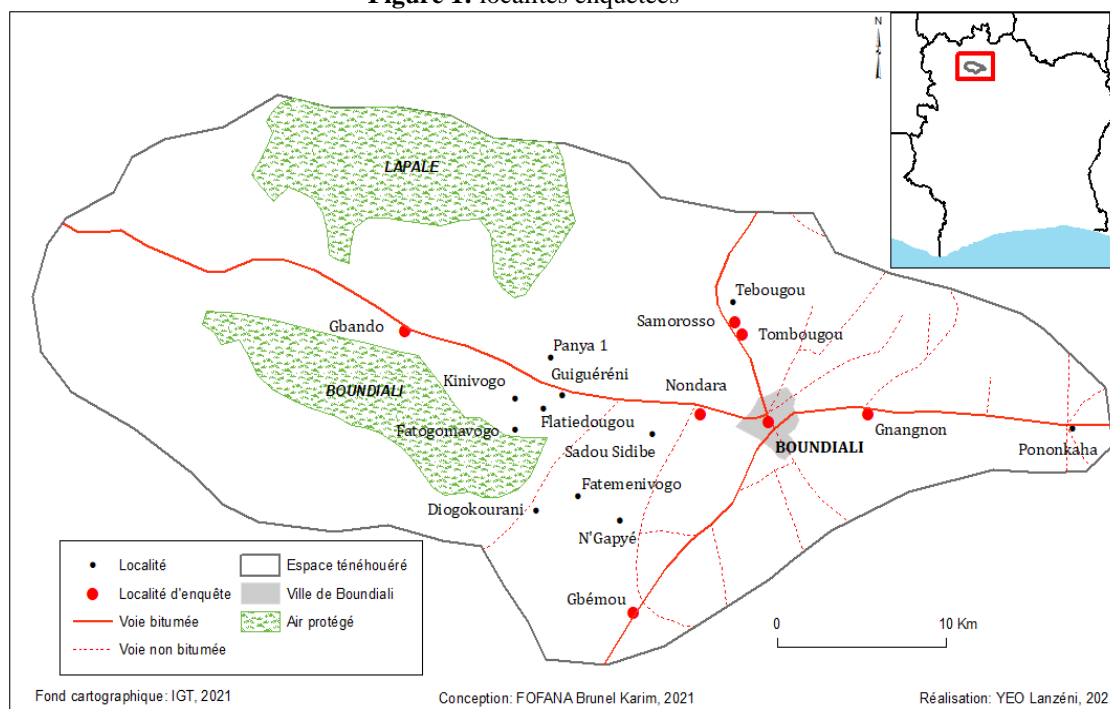
Dans la cosmogonie sénoufo *Koulo Tcholo* (nom de Dieu chez les Sénoufo) a créé l'homme inachevé et pour lui permettre de s'accomplir soi-même, il lui a confié les rites initiatiques du *tchologo*. Le rôle principal est donc de parachever ainsi la création du monde en transformant l'homme imparfait en homme parfait. Cette éducation vise à le façonner pour en faire un homme sociable (M'BRAH Kouakou Désiré ; 2014). L'homme initié devient un adulte discipliné et fort attentif en tout point. Il devient discret, solidaire et rend de nombreux services aux vieilles personnes. L'initiation est plutôt un passage de l'état d'enfant ignorant et incapable à celui d'homme qui accède à la connaissance. C'est donc plus une admission qu'une initiation car les rites donnent accès à l'association, ils transforment le candidat et le rend désormais capable d'assister à toutes les pratiques, d'y participer et surtout d'en bénéficier. Le *tchologo* fait partie intégrante de la tradition de la société sénoufo-ténéhouéré. C'est une institution inscrite dans un ensemble d'habitudes, de pratiques, de connaissances et de mœurs transmis de génération en génération aux membres masculins concernés. Il s'intègre dans l'éducation mystique (OUATTARA Tiona ; 1988). Il est basé sur la conception traditionnelle de la régulation de la société.

Comment l'initiation au poro chez les Sénoufo-ténéhouéré est-elle un creuset de transmission de valeurs de vie en société chez les initiés?

Cet article vise à montrer qu'à travers l'initiation au poro, des valeurs sont inculquées aux jeunes sénoufo.

Deux grandes catégories de sources ont permis d'atteindre les objectifs. Il s'agit des sources orales et des sources écrites, et des données bibliographiques. Les sources orales sont les plus importantes. Elles ont été collectées dans la région de la Bagoué notamment à Boundiali. Elles ont été obtenues auprès de traditionnistes de diverses catégories socio-professionnelles. Les sources écrites et les données bibliographiques ont été recueillies concomitamment avec les premières citées à Boundiali et à Abidjan. Elles passent en revue l'origine du *tchologo*, les étapes de l'initiation, les noms de quelques bois sacrés et de leurs chefs et la période à laquelle s'organisent les initiations. Dans la région de la Bagoué, nous avons collecté nos sources dans sept (7) localités (voir figure ci-dessous).

Figure 1: localités enquêtées



Dans cette région, nous avons rencontré des détenteurs de savoirs sur le *tchologo*. Ils nous ont entretenu sur la crainte ou le stress qui anime des futurs initiés au *poro-tchologo*, les différents cycles initiatiques, le rôle des chefs de bois sacrés dans l'initiation au poro, la loi du silence, le *kafow* et les parures utilisées par les postulants lors des initiations. Certaines de ces informations ont été collectées à Korhogo auprès des ressortissants du canton ténéhouéré. La collecte de donnée s'est poursuivie dans le district. Le district autonome d'Abidjan est une entité déconcentrée. Dans cette subdivision administrative, nous avons collecté les sources dans les communes d'Abobo, de Marcory, de Cocody et du Plateau.

D'une part, nous présenterons l'étape du pilakoro ou la phase primaire de l'initiation et d'autre part, nous nous intéresserons à la phase dupoviw ou poro blanc au Tchologo, un trait d'union entre l'adolescence et l'âge adulte

1- L'étape du pilakoro ou la phase primaire de l'initiation

Chaque année, en août, les enfants nouvellement circoncis font la toute première initiation au bois sacré. Ils sont présentés *aikonon*. C'est un masque protecteur de la communauté contre les sorciers et les esprits maléfiques. Chaque enfant mâle de la communauté lui est soumis ce, après sa circoncision avec un poulet. Dans cette communauté, l'enfant est identifié par le nom de sa mère.

1-1- La recommandation des néophytes aux initiés et les conditionnalités de leur acceptation

Celles-ci commencent par la présentation du néophyte aux initiés. L'initiateur tenant une paire de colas dans la main recommande l'enfant à la communauté des initiés et demande à « *konon* » d'être son protecteur partout où il se retrouvera. Après cette phase de présentation, commence l'initiation proprement dite par les initiés. Elle commence par un interrogatoire en présence de tous les adultes. Un parcours lui permet d'identifier les différents bois sacrés de la communauté villageoise, leurs noms et les noms des anciens qui en sont les gardiens. Il suit enfin un enseignement d'ensemble sur la confidentialité et le secret. Au cours de cette formation, le néophyte apprend à jurer et est enseigné sur les conséquences de ne pas respecter un serment. Les néophytes sont tenus de respecter tous les enseignements et consignes reçus lors de leur formation. Le non respect de ces entraîne une malédiction du néophyte pour toute la vie puis la mort dans le déshonneur. Un grand festin est servi à tous les initiés le soir venu au bois sacré puis chacun rentre chez lui. La nuit venu, après le repas du soir, le cri du masque *konon* au bois invite tous les non-initiés et les femmes à se terrer chez eux. Si les femmes ménopausées peuvent être initiées au *tchologo*, aucune femme quel que soit son âge n'est admise à voir ou à s'initier au *konon*. C'est une affaire exclusivement de garçons circoncis ou « d'hommes ». Le masque sort du bois sacré ce jour pour une prestation publique devant les anciens et tous les initiés. Le spectacle offert peut durer toute la nuit. Cela arrive une fois l'an. Cependant, lors des obsèques d'un dignitaire du bois sacré, une prestation exceptionnelle peut être donnée en mémoire du défunt. Beaucoup d'autres petites initiations sont imposées aux jeunes en moyennes une fois par an. L'année d'après la circoncision qui normalement a lieu une

fois tous les sept ans, les néophytes sont à nouveau présentés au bois sacré. Ils sont rassemblés devant la case d'une autre divinité appelée « *dri* » et y restent en réclusion pendant une semaine et paient en forme d'amende une importante quantité de riz aux anciens. La présentation des jeunes à cette divinité se fait une fois chaque sept ans. Les *goudahala* sont tous les enfants de sexe masculin, de la naissance à sept ans. Ils sont en règle générale des non-initiés et de grands chasseurs de margouillats. Ils sont complètement innocents et sont adoués par tous les adultes de la communauté. Ils pratiquent la lutte le soir venu pour identifier le plus habile et le plus fort du groupe. A ce stade, aucun parent ne récrimine un enfant pour avoir frappé le sien. On demande simplement à son enfant de se montrer un peu plus fort la prochaine fois. Il n'est pas rare que l'enfant battu par un autre enfant reçoive une correction corporelle de la part de son père. A cet âge, les enfants accompagnent leurs parents dans les tâches quotidiennes sans vraiment y participer. Ils peuvent déjà recevoir un chien ou une poule en cadeau d'un grand parent ou d'un oncle. La première étape d'une activité de groupe est la circoncision. Elle a lieu autour de sept ans. Chaque enfant offre une poule qui sert de sacrifice pour éloigner les esprits maléfiques de la cérémonie. Les parents confectionnent des boubous pour les gamins qui se présentent tôt le matin sans caleçon en dessous des habits, généralement de couleur sombre. Il est dit déjà au néophyte que le meilleur de la génération sera celui qui sortira de la case aux « garçons » sans émettre un cri. De nombreux contes faisant l'apologie de l'endurance de la souffrance leur sont racontés pendant leur préparation. Ils constituent leur première classe d'âge et subissent ensemble la toute première épreuve de leur vie d'ensemble. Ils passeront du temps ensemble jusqu'à la cicatrisation des plaies. Ils iront chercher du fagot ensemble pour le feu du soir autour duquel un adulte leur donnera des enseignements sur le nom des plantes, es animaux, la natures, les cours d'eau sacrés du village, les autres villages ténéhouéré. Tout enfant circoncis et ayant fait le rite de *konon* peut passer à une autre génération.

Les jeunes seont séparés par groupes correspondants au nombre de concessions ou de bois sacrés de la communauté. Ils apprennent, chacun dans son bois sacré à connaître les anciens et les dignitaires de leur bois sacré. Ils font des réclusions de nuit comme de jour, loin dans la savane pour apprendre des prescriptions ancestrales et des interdits. Les leaders désignés sont responsables de l'équipe. A Boundiali, il y a sept bois sacrés. Chaque bois sacré a son leader de *pilakoro* appelés *pilalè*, littéralement le leader des pila.

Ils seront les leaders de leur génération par bois sacré jusqu'à une autre étape de l'initiation. A la fin de cette initiation, ils porteront les tous premiers costumes cérémoniels. Ils sont sobres. Le costume est constitué d'un cache-sexe décoré de soies multicolores.

1-2- Les pilakoro entre transmission d'enseignements et valeurs

Après cette étape, les pilakoro préparent discrètement la cérémonie du fari. Le fari, manifestation rituelle du poro ne s'apprend pas au vu et au su des non-initiés. Les célébrants du fari sont les pilakoro. Les aînés des pilakoro sont les porolew. Les porlé sont les cadets des tyolo. Ces derniers sont chargés de l'encadrement des nouveaux pilakoro. A la fin d'un fari, les cadets des célébrants, sous l'inspiration de leurs porolew, doivent s'organiser pour préparer leur futur fari. Les porolew choisissent un délégué parmi les pilakoro. Le délégué est généralement le plus âgé de la promotion. Ce nouveau délégué, instruit par les porolew va contacter un homme assez âgé et ancien chanteur de fari. Dans un premier temps, l'envoyé vient avec un cadeau et se garde de dire l'objet de sa visite. Il peut même répéter ce geste. C'est seulement le troisième jour que le jeune envoyé dira à son hôte la délicate mission qui lui a été confiée par ses confrères : la nouvelle génération de pilakoro veut qu'il lui lègue son savoir en matière de fari. Le vieil homme ne donne pas immédiatement son accord. Il peut demander une semaine pour réfléchir et prendre conseil auprès de ses confrères qui l'avaient mandaté en son temps pour être chanteur de fari. Au prochain passage du messenger des pilakoro, ils peuvent ensemble fixer le jour de la première répétition. Généralement, le vieux contacté ne refuse pas. C'est un honneur pour lui d'être sollicité. Il peut se faire accompagner par un ou deux autres vieux, tous anciens chanteurs de fari. Les pilakoro et leurs guides se fixent un lieu discret de rassemblement hors du village. Les porolew sont du cortège. Les pilakoro doivent se munir d'outil de travail. Les plus jeunes se chargent de trouver un moyen de transport pour les vieux. Le plus souvent, ils sont conduits à vélo. Les lieux de répétition sont nombreux. Mais pour le premier jour, ils vont à l'ouest du village. Une fois le cortège proche du lieu qui sera choisi, le vieil homme fait attendre tous les autres. Seul l'ex-délégué des porolew le délégué des pilakoro et son adjoint peuvent suivre le vieux. C'est à ces deux représentants qu'est transmis les secrets des critères de choix d'un lieu de répétition de fari. Ils le transmettront plus tard à leurs cadets lors de la même cérémonie. Après le choix de l'endroit, les représentants des pilakoro soufflent dans un instrument de musique taillé dans une calebasse en forme de cor. Ils y soufflent trois fois. Chacun est tenu de repérer le lieu à partir du soufflement du cor. Deux personnes ne doivent pas se suivre parce qu'il ne doit pas exister de route menant au lieu de la répétition qui doit rester secret. Certains peuvent s'égarer et ne pas retrouver le lieu d'attroupement toute la nuit. Le jour venu, ils seront la risée de leurs camarades au village. C'est un déshonneur pour eux et leurs familles. Tout est bien orchestré. Les premiers jours sont consacrés à une série d'enseignements. Les aînés apprennent aux pilakoro à guérir les piqûres de scorpions et de serpents, pour les préparer à toutes les éventualités au cours de

leur formation. On leur montre les plantes médicinales les plus usuelles. Les enseignements reçus, les pilakoro nettoient le lieu où ils se trouveront désormais. Les jours suivants, ils trouveront les autres endroits de répétition. La place une fois nettoyée, ils vont chercher du bois mort pour faire un grand feu qui servira à réchauffer les guides et à éclairer la piste danse. C'est seulement après ces préliminaires que les pilakoro peuvent fredonner leurs premiers chants. C'est toujours un vieil homme qui se charge de leur montrer le schéma du fari en général. Il leur enseigne seulement la mélodie traditionnelle, les transitions et les périodes de pause. Il explique également les techniques de danse et la maîtrise du nombre de pas autorisés au fari. Les vieux ne restent pas longtemps avec les pilakoro. Comparativement à l'enseignement universitaire, on pourrait dire que les vieux se chargent de faire le cours magistral. Quant aux séances de travaux dirigés, elles seront organisées par les porolew. Tous les pilakoro chantent à tour de rôle lors de l'apprentissage. Parmi eux, deux meilleurs seront retenus. Mais ces deux seront accompagnés par deux autres membres pour prévoir les désistements de dernières minutes. Autrefois, il y avait quatre chanteurs ; il n'y a plus que deux de nos jours. Mais une observation laisse croire qu'autrefois, le fari commençait dès la tombée de la nuit et se prolongeait jusqu'au matin. Il est évident qu'il est difficile pour deux personnes de tenir le public en haleine pendant une si longue période. Mais le fari qui nous ait parvenu commence vers vingt-deux heures pour s'achever vers trois heures. Il semble que c'est l'une des raisons fondamentales de la réduction du nombre de chanteurs de moitié. De nombreux critères entrent en jeu pour le choix des principaux chanteurs. Le premier, lors de la procession, doit avoir une voix assez forte. On doit aussi l'entendre de loin. Le second doit avoir une voix aiguë et qui porte loin, une voix ténor. Il doit pouvoir improviser des chants à tout moment. C'est lui qui, le premier entonne les chants et qui a la parfaite maîtrise du *piari*. Le danseur du fari doit rester attentif pour pouvoir répondre exactement aux chants entonnés, même improvisés. Les chanteurs pour toutes ces raisons sont choisis parmi les plus habiles, les plus intelligents et les plus courageux de la promotion ; c'est un honneur et une preuve de bravoure. Chacun luttera pour obtenir cet honneur. Cependant, les chanteurs sont secondés par deux autres remplaçants qui remplissent les mêmes critères. Chaque chanteur est donc remplaçable à tout moment même à quelques jours de la sortie publique. Il est remplacé s'il commet une faute lourde. La faute lourde est l'indiscrétion. S'il arrive que le chanteur soit connu par un non-initié avant la sortie publique, ce chanteur est aussitôt disqualifié. Il n'occupera plus de responsabilité au sein de sa promotion. Il existe d'autres fautes graves comme le vol et l'adultère. Les porolew suivent toute la répétition. Ils doivent connaître parfaitement les différentes parties du fari. Ce sont eux qui porteront les masques appelés *kodali* pour imiter les personnes qui feront l'objet des railleries des pilakoro. Notons que les mélodies du fari sont les mêmes pour toutes les générations. Seules les paroles changent. Les chanteurs, une fois désignés, bénéficient d'une attention particulière. Ils reçoivent des gris-gris et des talismans de tout ordre pour se protéger contre tout esprit maléfique, et surtout contre les porlé (leurs aînés). Ces derniers, pour éprouver les cadets, peuvent empêcher la tenue du fari en jetant un mauvais sort au chanteur à quelques jours de la grande sortie. Si, suite à une grippe, l'un des chanteurs perd sa voix, les porlé se vanteront de l'avoir neutralisée. Ce sera pour eux une victoire sur les pilakoro et leur porolew. Si les répétitions collectives ne sont autorisées que les jeudis et les dimanches, les deux chanteurs peuvent se retirer à tout moment dans un lieu discret pour s'entraîner. Les séances d'apprentissage sont interrompues au cours du mois lunaire, le « *yewohô* ». Cela correspond aux mois d'août-septembre du calendrier grégorien. C'est un mois jugé maléfique selon les croyances senoufos : c'est le mois des sacrifices où sorciers et mauvais esprits errent partout dans les villages et dans les champs dès la tombée de la nuit. Il n'est donc pas prudent d'aller faire des répétitions au champ, surtout nuitamment. La phase d'apprentissage dure sept ans. Vers la fin de la septième année les pilakoro invitent les vieux et guides spirituels à assister à une séance. Ils invitent à la séance suivante tous les vieux du village. Cette dernière est obligatoirement complète et exhaustive. Elle a lieu devant les notables et les dignitaires du bois sacré. Le fari est en quelque sorte soumis à leurs critiques. Ces vieux peuvent censurer des parties s'ils estiment qu'elles peuvent être source de discorde dans le village. Ces critiques peuvent complètement modifier le fari. Dans ce cas, un second jour est fixé pour soumettre à nouveau une autre version du fari aux vieux. Après trois répétitions sans satisfaction, les notables peuvent annuler le fari. Mais ce dernier cas de figure est chose rare. La répétition devant les vieux a lieu à un endroit sacré appelé *Massakaha*, ce qui signifie littéralement le village de Massa. Massa est une divinité qui protège le peuple senoufo. Une case en terre battue est construite en son honneur à la sortie du village ; le plus souvent à l'ouest. Ce côté du village porte son nom. Il y a que, à Boundiali, *Massakaha* se trouve non loin des génies propriétaires et fondateurs de la cité. C'est en ce lieu sacrosaint qu'a lieu la dernière répétition du fari sous la bénédiction de cette lignée de génies protecteurs. Le jour de l'apparition publique du fari peut être fixé au troisième jeudi de la nouvelle lune (voir photo ci-dessous).

Photo 1: danse du fari à Boundiali



Source : FOFANA K, 2022

Cette image présente des pilakoro en pleine danse du fari. Après cette étape la transmission totale des valeurs s'effectue à travers le tchologo. Les enfants qui surveillent les champs de maïs durant l'hivernage poursuivent une initiation de ce type entre eux (sous la direction des plus âgés -14 ans). Il y a par exemple l'initiation au cri du bébé. Moyennant le paiement de trois oiseaux capturés au piège (et quelques coups, de baguette) l'on a droit au maniement du matériel. C'est un bout de calebasse avec une encoche lisse sur le bord. On y glisse une "cuisse" de grillon dont on frotte la partie la plus rebondie sur l'encoche. Les variations provenant de la vitesse et du rythme de frottement évoquent le cri d'un bébé surtout pour ceux qui restent dans la cabane. Jusque-là, des apprentissages suivis par les jeunes ont été supervisés par leurs aînés, même si les paiements ont été effectués auprès des dignitaires du village. On aura relevé que tous ces paiements ont eu lieu en arachides. Les arachides sont "le condiment des sauces du poro". Elles constituent aussi la culture collective par laquelle les jeunes des deux sexes sont intégrés dans le circuit familial de production.

2- Dupoviw ou poro blanc au Tchologo , un trait d'union entre l'adolescence et l'âge adulte

La deuxième phase de sept ans est celle de passage de l'adolescence à l'âge adulte. Elle porte le nom de porwo. L'intérêt essentiel du poro blanc réside en l'initiation du novice à la vie en communauté et toute l'instruction est centrée sur ce qu'on peut appeler « enculturation », c'est-à-dire l'intégration morale puis matérielle de l'individu dans la collectivité pour le bien de laquelle il lui faudra désormais montrer de l'abnégation et apporter des sacrifices de sa personne.

2-1- De l'attribution du prénom d'initiation et de l'intégration des nouveaux initiés

L'adolescent obtient alors, comme déterminatif de sa personnalité, un prénom rituel, inconnu du non-initié, qu'il changera plus tard lors de sa promotion à la grande phase finale. Au cours de cette période, l'adepte participe aux premiers travaux collectifs. Il apprend à confectionner des costumes rituels et autres accessoires liturgiques. Il apprend également les danses cérémonielles ainsi que les chants funéraires. Il est en même temps entraîné, comme dans les anciens temps, à servir d'éclaireur en cas de guerre. Tant qu'il existait, parmi les Sénoufo-ténoyé, le service militaire autonome. Le premier passage pour être admis adulte est le passage par un rite terrible appelé « kakpari ». De tout le cycle initiatique pour jeunes, c'est le plus redouté. Il s'agit d'un parcours parsemé d'embûches auquel le candidat est soumis. Chacune des difficultés est constituées de sévices corporels multiples auxquels les aînés soumettent leurs cadets. L'ultime épreuve consiste à passer en rampant sous des arbustes et des lianes épineuses dressés à dessein sur le chemin. A l'issue de chaque passerelle, le néophyte traverse une rangée d'aînés qui le soumettent à une terrible flagellation. Après ce rituel, les portés sont entièrement pris en charge par les aînés, qui les nourrissent et les soignent une semaine durant, toujours en réclusion. Au cours de ces retraites, différents enseignements sont donnés aux jeunes notamment, les rites d'enterrement, le sens de la mort et les types de morts chez les Senoufo.

2-2- Des enseignements à la vie communautaire et à l'endurance

A l'issue de cette étape, cette génération a pour rôle d'ensevelir les morts. Il en sera ainsi pendant plusieurs années. Toutefois, la génération sera souvent convoquée pour des réclusions spontanées plus brèves et moins contraignantes. Les jeunes auront la possibilité de se retirer pour préparer le « niyoho », une danse rituelle. Le niyoho terminé, les néophytes subissent le « kpoumori », un rite qui les prépare au tchologo. La photo ci-dessous montre une sortie de kpoumori.

Photo 2: sortie des kpoumori



Source : FOFANA K, 2021

Les kpoumonlé, jeunes initiés de la phase kpoumoro ou kworo ou encore kwomro, constituent l'avant-garde de l'armée. La phase du *kwonro* se termine par une semaine de réclusion dans une enceinte située en dehors du village. La première épreuve sérieuse, celle du feu, précède alors la sortie des « nouveaux hommes ». Notons que les rituels du *kwonro* appelés à transformer l'adolescent en homme adulte susceptible d'un perfectionnement social ultérieur dans la phase suivante et suprême, sont extrêmement compliqués et impliquent force gestes incompréhensibles, répétés mécaniquement depuis des siècles. L'ensemble des cérémonies majeures, réservées aux adultes réunis dans le bois sacré (sezagui), portent le nom de *tchologo*. Cette période est celle de la maturité et de la plénitude : elle dure également sept ans et se subdivise en douze grades-promotions. Ce qui frappe le visiteur dans un village senoufo de la région de Boundiali notamment ténéhouéré, c'est la splendeur du hangar sacré. Original, il est édifié progressivement par les diverses générations initiées au poro. En langue locale le hangar sacré est appelé *kpahala* (Voir Photo ci-dessous).

Photo 3: kpahala



Source : FOFANA K, 2021

Le kpahala est soutenu par d'énormes piliers de bois. Ces piliers sont le plus souvent décorés de figurines taillées dans le bois. Des bois aussi énormes et solides que les piliers sont disposés sous forme de charpente pour recevoir la toiture. Par-dessus tout, se trouvent plusieurs rangées transversales de bois de moyenne épaisseur. Chaque rangée de bois transversale représente le passage d'une génération d'initiés au poro. Des miradors sont disposés sous le kpahala. En saison sèche, les vieilles personnes s'en servent pour se reposer. Le kpahala est également conseillé au voyageur qui arrive tard dans le village où il ne connaît personne. Autour du kpahala, se trouve un espace peu étendu, un à deux hectares de forme circulaire à l'époque, puis rectangulaire depuis le passage de l'urbanisateur de l'administration occidentale. En temps normal, les contours du hangar sacré ne sont pas désherbés. Ils ne le sont qu'à l'approche d'un événement. Sous le kpahala, l'on trouve également un type de tara sculpté dans l'épaisseur d'un arbre. Cette couchette est appelée gbèguè en senoufo. Elle est exclusivement réservée aux expositions des dépouilles mortelles. A quelques pas de l'édifice du kpahala se trouve l'emplacement du grand foyer de feu, repéré en toute saison par un amas de cendre et de charbon entremêlés à quelques morceaux de fagots à moitié brûlés. C'est là que l'on attise le feu pour éclairer les cérémonies qu'abrite lekpahala. En effet, l'endroit ainsi décrit, est destiné à recevoir les grandes réunions du village auxquelles tout le monde peut participer, les cérémonies rituelles et les cérémonies funéraires. C'est autour et sous le kpahala qu'on lieu les grandes manifestations populaires. Il peut être situé à l'intérieur ou à l'extérieur du village mais proche du bois sacré ou sézag. Certains villages peuvent en avoir deux ou trois selon le nombre de tribus ou de grandes familles qui le constituent. C'est là qu'à lieu la représentation du fari et du niyoho. Boundiali compte deux kpahala. L'un est dit principal parce qu'appartenant à la descendance des chefs de terre et créateurs du village. Les manifestations d'intérêt public comme le fari ont lieu au kpahala principal. Elle constitue une étape suffisamment sérieuse dans le poro, pour provoquer des réticences lorsqu'on la raconte à un non initié¹. L'entrée en est ritualisée par un séjour deux jours de réclusion. Tous les jeunes initiés du village s'y retrouvent. Mais cette fois, même de jour, il n'est pas permis de revenir dans son propre quartier. La décision d'initier vient cette fois des anciens, comme pour marquer le sérieux de cette entreprise. Cela consiste en une sorte de claie sur laquelle chacun des impétrants vient déposer soit quatre soit huit tiges de bois (suivant le village où l'initiation avait lieu). Etant entendu que la claie est la même pour toutes les générations, cet acte rituel permet aussi de dater les longues périodes. Les cérémonies ont lieu en présence des masques sacrés. Ce qui limite le nombre des spectateurs aux seuls initiés du village. A côté de ce "sorigo", les jeunes gens du village sont invités à apporter des rondins de bois que l'on taille ensuite pour servir de cannes pour la danse des kponro (épreuve suivante). Dans ces cannes, on sculpte les animaux sacrés de la cosmologie des senoufo. Ces symboles ne sont explicités que plus tard, lors de l'entrée dans le troisième des âges du Poro (le tchologo). On dira simplement qu'ils accordent une place prépondérante aux signes de la fertilité. En attendant, les jeunes gens se distinguent une fois de plus par leur tenue vestimentaire. Ce jour-là, ils portent la bande courte mais le fil qui entourait les reins était fait de cordages (de coton) torsadés. Après la période du kpoumonro, vient celle immédiatement celle du « bossori ». C'est la dernière de l'âge du poro blanc. Pour le « bossori » comme dans toutes autres phases initiatiques, les jeunes gens sont tenus de parler un langage particulier. Les bosso se promènent avec un tesson de calebasse, des ossements et bien d'autres objets difficiles à admettre dans une besace. Déjà bien grands, ils jouent une fois de plus comme des enfants. C'est en fait une période de folie institutionnalisée. Les vieux, tout comme les enfants, ne sont plus respectés. Et comme à chaque fois, cette règle connaît ses limites. Un bosso n'a pas le droit de tirer la barbe d'un vieillard. De même, il peut aller arracher à des enfants, la nourriture que leur a laissée la mère partie au champ. Les bosso ont aussi une flûte courte à trois trous, dont ils jouent de cour en cours, pour mendier, avec leurs pitreries. Les sommes rassemblées leur serviront pour l'achat des objets du culte. Ces périodes de carnaval institué servaient d'exutoire, comme dans toutes les sociétés. Mais la "liberté" ainsi accordée aux jeunes était assortie d'obligations. Ils étaient tenus de parler leur langue à chaque fois qu'ils se trouvaient en public, c'est-à-dire en présence de personnes étrangères au lignage. Et, par exemple, même en colère, le bosso ne devait parler qu'en bosso. Cela dure un peu moins d'une année. Dans les faits, c'est la fin de l'âge du poro blanc ou poview et le commencement de celui du tchologo. Les néophyte sont entre 20 et 23 ans, ils sont mariés pour la plus part. La période des bois sacrés est encore pratiquement muette aux profanes².

² KONE Raoul, l'évolution de la société senoufo (cote d'ivoire) les effets de la transformation des lignages sur la scolarisation, thèse de doctorat de 3^e cycle, université de Lyon institut de psychologie de sociologie et Pédagogie, 1984, p406-413.

2-3- Le Tchologo , la phase finale du poro en pays ténéhouéré

Le dernier grade définissant le plus haut degré d'initiation au poro en pays ténéhouéré est le kafouho. Il est rarement obtenu avant l'âge de trente ans. En somme, le vingt-et-un an nécessaire à la formation de l'homme socialement parfait se divise en trois grandes phases. La dernière, le tchologo, comporte ce que l'on pourrait appeler, un peu emphatiquement, « la révélation des grands mystères ». L'enseignement qu'on reçoit dans la forêt du poro comprend, d'une part, les disciplines sociales, d'autre part, les disciplines religieuses³. C'est aussi celui qui est le plus chargé d'enseignements initiatiques. C'est pour cela que son évocation suscite de nombreuses réticences. D'ailleurs, c'est généralement ce que l'on entend par poro, dans le langage de tous les jours. Après ces trois âges, un certain nombre d'échelons reste encore à gravir dans le cursus du Poro. Ces épreuves ne concernent plus dès lors, qu'un petit nombre de personnes. D'une part parce que la mortalité a perpétré sa sélection qu'elle est " naturelle" ou sociale et d'autre part parce que ces épreuves ne sont pas vraiment indispensables. La reconnaissance sociale est déjà faite. Il faut dire aussi que les "places" dans l'échelle deviennent alors très lucratives, ce qui les rend plus recherchées. Chacun de ces stades se subdivise en plusieurs autres dont la durée varie entre 2 et 3 années. Les générations villageoises de classes d'âges s'étendent sur 3 saisons de pluie. Ce qui correspond exactement aux écarts observés par les femmes entre deux accouchements (2 ans en moyenne). Or il est interdit à deux frères utérins de faire partie de la même classe d'initiation. Même jumeaux, l'un des deux rejoint la génération inférieure des cadets. Toutes ces différenciations font qu'en réalité les cycles d'initiation sont assez peu réguliers. Comme on peut le constater, le tchologo ténéhouéré est une institution faite d'interdits qui en font une réalité inviolable et marque de manière profonde les relations que l'homme établit avec la nature, avec la communauté humaine et avec le monde des invisibles. Ce tchologo est avant tout un microcosme, donc une image réduite et sublimée du groupe et, en même temps, un condensateur de l'énergie sociale fournissant toutes les valeurs indispensables à la perpétuation de la vie et au maintien de l'ordre en pays ténéhouéré. De ce qui précède, le tchologo est la matrice de la société senoufo ténéhouéré. Par conséquent c'est à travers cette pratique que se transmettent les valeurs de cette société de génération en génération au travers de divers moyens.

Conclusion

Le poro chez les Ténéhouéré se décline en poro communautaire et en poro privé. Le poro communautaire ou encore tchologo est de loin le plus important. Il confère à l'initié une série de valeurs dont le respect des aînés, la solidarité, le courage, la bravoure etc... Le poro communautaire est le cadre socio-éducatif commun à presque tous les senoufo. C'est l'organe de régulation de la vie spirituelle, culturelle, sociale, économique et politique du peuple senoufo. Les valeurs inculquées à travers le poro le sont à travers : les contes, les proverbes, les chants, les danses etc. Le poro communautaire confère une éducation complète, homogène, uniforme et intégrationniste. Ces valeurs transmises confèrent diverses fonctions aux nouveaux initiés dans la société ténéhouéré. Le poro communautaire permet de bâtir un homme capable de perpétuer les traditions de sa communauté.

BIBLIOGRAPHIE

- [1]. COULIBALY Sinali , 1978, Le paysan senoufo, Abidjan, Dakar, NEA.
- [2]. DELAFOSSE Maurice, 1908, « Le peuple Siéna ou Sénoufo », in revue des études ethnographiques et sociologiques, s.l.
- [3]. DIABATE Henriette, 1987, Mémorial de la Côte d'Ivoire : les fondements de la nation ivoirienne, tome 1, Abidjan, Edition Ami .
- [4]. KEITA Naffet, 1998-1999, Contribution à une anthropologie du pouvoir et de l'intégration nationale en Afrique : de la rébellion touareg à une nouvelle nation au Mali ,Thèse de Doctorat, Dakar , UCAD.
- [5]. KIENTZ Albert ,1979, « Approche de parentés senoufo »..Journal des Africanistes , Tome 49, Fascicule 1 et 2 ,Paris .
- [6]. OUATTARA Tiona, 1999, Histoire des Fohobélé de Côte d'Ivoire : une population senoufo inconnue, Paris, Karthala.
- [7]. OUATTARA Tiona Ferdinand., 2010, Sur les rives du Haut Bagoé en Côte D'Ivoire Histoire de Boundiali de la fondation à 1961, Abidjan, Edition Universitaire de Côte d'Ivoire,
- [8]. TUHO Charles Valy ,1984, J'ai changé de nom ...pourquoi ?, Abidjan -Dakar-Lomé .

³HOLAS Bohumil, Fondements spirituels de la vie sociale senoufo. In: Journal de la Société des Africanistes, 1956, tome 26. pp. 12-14.